

– Il faut passer des bancs de vase et des bras morts, des fourrés, des broussailles, toutes sortes d'obstacles. Tu n'as pas peur ?...

Elle avait remis ses sandales et repris son sac de bonbons. Du revers de la main, elle avait essuyé le jus des caramels qui, gouttant de ses lèvres, lui avait empoissé les joues, y collant des plaques de sable.

– Allons viens, je vais te raccompagner maintenant, insista-t-il.

– Non.

– Je ne peux vraiment pas te laisser toute seule.

Elle secoua de nouveau la tête :

– Non, je n'ai pas le droit de venir ici. On me l'a interdit. Et on m'a aussi interdit d'aller avec des gens que je ne connais pas.

– Allons, sois raisonnable, viens. Personne ne saura. Je t'accompagnerai seulement jusqu'au bord de la route.

Il avança vers elle pour lui prendre la main, et elle eut un mouvement de recul.

*(... hiéroglyphes des bois flottés... dont l'usure des troncs et des branches, la longue exposition à l'eau et au soleil, leur frottement contre les bancs de sable, ont parfois donné l'apparence du fer poli, oxydé, de l'airain, du bronze ou du plomb, ou celle aussi des pierres volcaniques, arrachées au magma, retombées comme des crachats de matière, aussitôt refroidies en éclaboussures gesticulantes, pareilles à des corps de bêtes qui, s'arrachant à la coulée de lave, sont demeurées, depuis ce temps, mouvement suspendu, dans une éternelle stupéfaction...)*

Sans trop s'interroger sur ce qu'il allait faire, ou dire, mais histoire de l'amuser, il se mit à se dandiner sur place, d'un pied sur l'autre, à la manière d'un grizzly, le cou rentré dans les épaules.

– N’aie pas peur, il lui dit en roulant des yeux, et en prenant une voix d’ogre, traînante et caverneuse, comme dans les dessins animés. Je t’ai dit que j’étais ton ami. Mais toi, dis-moi : est-ce qu’à ton avis je pourrais t’arracher les jambes pour t’empêcher de te sauver ?

– Non, elle murmura, sans presque desserrer les lèvres.

– Est-ce qu’à ton avis je pourrais t’arracher les bras ?

– Non.

– Est-ce qu’à ton avis je pourrais te couper la tête ?

– Non.

– Ou bien t’ouvrir le ventre avec mes mains ?

– Non.

Il vit au trouble de ses yeux, à la palpitation de ses paupières, et au tremblement de sa lèvre inférieure, qu’elle allait éclater en sanglots, et cessa sur le champ de faire le pitre.

– Alors pas de panique... Tu vois que tu n’as rien à craindre. Que je peux te raccompagner chez toi, sans problème.

– Lâchez-moi ! hurla la fillette quand il s’empara de sa main.

– Je peux pas te laisser seule, il tenta d’expliquer encore, et il faisait sa voix la plus douce possible, une petite voix tranquille, rassurante.

– Lâche-moi !

Il pensa que ce jeu stupide, de ceux que les enfants aiment à inventer pour se procurer, dans le noir, des frissons délicieux, n’avait, tout compte fait, réussi qu’à l’épouvanter. Il aurait mérité des gifles ! Une torgnole bien sentie qui lui aurait fait prendre la mesure de sa maladresse ! C’était un imbécile, voilà tout ! Et il ne savait pas comment lui demander pardon...

La rage qui sourdait de ce cri animal le paralysa un instant. Et pendant cet instant, il comprit qu'elle était sur le point de mordre son poignet. Mais elle rejeta tout son corps en arrière, arc-boutée dans le sable mou, avec une vigueur désespérée dont il ne l'aurait jamais crue capable. Il sentit sa petite main s'échapper de la sienne comme un poisson nous glisse entre les doigts pour aller s'enfouir dans la vase. Une seconde après, elle avait tourné les talons et déjà s'enfuyait à travers le taillis. Invisible déjà dans la pénombre verte qui s'était refermée sur elle.

Il resta un moment immobile dans la lumière que le ciel affûtait comme un tranchant de hache. Autour de lui, l'espace résonnait comme unealebasse vide. Et des mots lui venaient aux lèvres, qu'il ne pouvait pas prononcer, parce que sa pensée ne les avait pas encore délivrés de la gangue crépusculaire où palpite le pouls du langage. Des mots morts, étouffés dans des paquets d'étope.

Il se pencha vers les dessins que la fillette avait abandonnés sur le sable brun de la plage. L'un d'eux représentait une étoile de mer, ou une tête de gorgone. L'autre, une silhouette humaine qui semblait danser dans le ciel... Alors il s'accroupit, rassembla devant lui des brindilles, des bouts de feuilles, des fragments d'écorces, des éclats d'os, et ferma les yeux. Il suffisait, lui avait-elle dit, de se laisser aller, de s'abandonner à sa main. La laisser disposer de sa disparate récolte, précautionneusement l'organiser en constellations inédites, nébuleuses de signes, et flotter, incertaine, dans ses immobiles déplacements. Ne pas se demander, pensa-t-il, ce qu'elle cherche, ce qu'elle trouve, ne donner aucun nom à ce qu'elle accomplit. Laisser juste la main

déplacer, disposer, ajuster ce ramas de débris, la laisser libre tout à fait d'improviser, du bout des doigts, sa paléographie rêveuse. Laisser faire la main. Faire confiance à son tâtonnement. Comme si, détachée du corps, elle cheminait toute seule sous son propre soleil, qu'elle se souvenait de gestes oubliés, de paroles perdues, redevenait la seule et unique mémoire du monde... Combien de temps passa ainsi?...

Il entendit soudain, parmi les troncs enchevêtrés, comme un froissement de feuillages, un glissement feutré de bête, un frôlement furtif qui avait pénétré l'espace de son ombre, épousé en secret le rythme de son souffle, une reptation invisible. Il se redressa brusquement, sentit un poing brûlant s'abattre sur sa nuque, et le monde, un instant, tangua autour de lui.

Suspendu au-dessus du fleuve, le soleil lui blessait les yeux. Une ampoule accrochée au ciel, énorme et ronde, balançant lentement sa blancheur aveuglante.

Était-ce la chaleur qui avait provoqué ce malaise?... Une autre commotion, au creux de l'abdomen, plia son corps en deux et le fit tituber sur ses jambes. Une nausée brutale lui tordit le ventre et lui chavira la poitrine. Pendant un court instant, le jour devint tout noir et son crâne s'emplit d'une rumeur étrange.

Il n'aurait pas su dire si c'était l'effet du soleil qui tapait d'aplomb sur le fleuve, ou celui du chuintement de son propre sang qui déroulait, au fond de ses oreilles, comme un long mouvement de serpent.

Et ces îles qui dérivaien! Et tous ces bras du fleuve! Déchirures tragiques! Trouées meurtries! Plaies exsangues où vient se cacher sa souffrance!

Et, diffuse partout en ces lieux, la présence de Pan. Le dieu barbu, cornu, velu, aux pieds fourchus de bouc, et aux appétits redoutables.

Le vacarme profond du silence avait atteint sa frénésie. Et des bruits jaillissaient de partout, comme des cris exaspérés d'oiseaux et des chants furieux de cigales. Délire électrisé de sons qui semblaient irradier l'espace comme un épanouissement d'éclairs dont sa tête était incendiée. Il était inondé d'images fulgurantes qui éclataient en lui avec le scintillement des torrents au soleil, vacillant au milieu d'un entrechoquement de formes rougeoyantes, et réduit à s'abandonner aux machinations du vertige. Ivre d'un éblouissement de lueurs fracassantes...

Ah! comment ne pas avoir peur?...

C'était comme si une trappe s'était subitement ouverte dans la pleine clarté du jour, qu'il en était sorti toutes les forces noires de la création. Ce moment où notre esprit s'enfle, en une fraction de tonnerre, de terribles et de magnétiques tensions! Moments où la lumière se brise au bord de nos paupières en mille éclats de vitre, se cristallise au fond des yeux, où les mots sèchent sur la langue, et où le cœur met à battre comme un outil fou. La présence invisible de Pan nous étirent. Nous cimentent le corps et gèle notre esprit. Et le silence est redoutable... Qui est là? se demande-t-on... Parce qu'il y a bien quelqu'un. Ou quelque chose... La conscience crie: Halte! Qui vive!... On avance parmi les arbres... Mais, pas plus que le fleuve, ça ne répond pas... On est pourtant partout autour. On pèse sur la solitude. On pèse sur les alentours. On emplit tout le jour et marche sur le sable... Mais le jour est serein et la plage déserte. Silence et solitude s'installent dans les veines avec un fracas de tambours et la

gorge se serre. Bois flottés et branches s'animent, ou on croit les voir s'animer comme on croit percevoir, s'arrachant à la poix du silence, les sons profonds et lancinants de la flûte du monde...

Pan rôdait quelque part, il en était sûr maintenant. Vif, agile, rusé, dissimulé parmi les arbres. Il guettait. À l'affût. Prédateur sans égards. Sous la forme, peut-être, d'un homme en chemise à carreaux noirs et blancs. Aux manches retroussées sur des avant-bras tatoués. Et il l'imaginait, jaillissant d'entre les fourrés, rapide comme un jet de flèche, émergeant de leur ombre verte comme d'une eau profonde. Il le voyait saisir la vie de celle qui se jetterait sur son chemin, et la serrer comme un oiseau contre sa poitrine velue, lui tordre les ailes et le cou, jusqu'à lui enlever la lumière des yeux, et l'air de la poitrine, et entendre craquer ses os...

Alors il se précipita sur les traces de la fillette, essayant de trouver le passage par lequel elle était arrivée sans avoir à entrer dans le bras mort du fleuve. Il n'y avait, au bout de l'île, au-dessus de sa mare obscure, envahie de lentilles d'eau, qu'une espèce de passerelle constituée d'un tronc pourri arrêté en travers du chenal, de moignons de ramures et de branches entrelacés, vieux bois d'arbres tombés de fatigue, abattus par les vents et les vers, amenés là par d'autres crues. Il se jeta vers l'autre rive, laissant l'île derrière lui, et partit en courant sur la plage, repéra le dessin de ses sandalettes sur le sol spongieux et le sable, redoutant d'y trouver, à côté, d'autres empreintes que les siennes... Elles s'en allaient vers les arbres et disparaissaient dans la confusion de cet enchevêtrement végétal qui, né du lit du fleuve même, remontait doucement vers la route. Il fonça comme un fou à travers les broussailles, traversant des combats

de bouleaux, de hêtres et de chênes nains, s'engouffrant sur de vagues sentiers, tourna un bon moment à travers les fourrés, s'écorchant le visage, les mains, les bras, souffle en feu, gorge sèche, égaré, tumulte pourchassant sa propre discordance et les propres bruits de sa course. Son appareil photo lui cognait la poitrine, harcelait son thorax comme un poing enragé... Ce n'est que bien plus tard qu'il rejoignit la route.

Il resta un moment derrière le volant, avant de démarrer, les paumes déchirées, les tempes douloureuses. Finalement il s'apaisa. Le soleil était au plus haut, écrasant tout le paysage sous une lumière inflexible. De l'autre côté de la route, en contrebas de la levée, dans un pré à l'herbe jaunie, un cheval était venu boire dans un abreuvoir en ciment, et après avoir bu il était resté là, à le regarder longuement, ses yeux doux et tranquilles posés sur l'inconnu qu'il sollicitait quelquefois d'un mouvement de tête, comme s'il attendait qu'il descende le caresser... De là, on dominait le fleuve, le ruban de son lit de sable violemment battu par le soleil et, plus loin, le dessin de l'eau entre la ligne vague des coteaux, qui s'éloignait vers l'horizon, serpentant sous la forme d'une mince coulée de bronze, puis disparaissait dans les brumes de chaleur blanches où se dissolvait le regard.

La fillette avait dû traverser la route, et rentrer chez elle depuis longtemps. Voilà. C'est ce qu'on pouvait dire. La maison située à cent mètres de là lui semblait tout à fait paisible. En se penchant par la portière, il entendit des cris d'enfants qui montaient de la cour, et des rires fusants parvenaient jusqu'à lui, comme des égossissements de pies, ou des rigolades de merles qui chahutent parmi les feuillages...